

200 épreuves

Texte et mise en scène de
Christian LeBlanc

Compagnie Mâle | Femelle

Une production



**du 8 au 19 mai
2007 à 20 heures**

À Espace Libre,
1945 rue Fullum, Montréal

Billetterie : 514-521-4191

Tarif régulier : 20 \$ // étudiant : 15 \$



Avec : Mariane Lamarre, Martin Vaillancourt

Musicien : David Chassé

Photographe : Christian Perreault

Scénographie, accessoires et costumes : Stéban Sanfaçon

Lumières : Thomas Godefroid

Direction technique : Réal Dorval

Informations : Michelle Chanonat / Omnibus

Tél. : 514-521-4188 poste 3

information@mimeomnibus.qc.ca / www.mimeomnibus.qc.ca

200 épreuves

Une femme. 200 femmes. Toutes les femmes.

200 portraits de femmes, rencontrées, racontées par un homme, un seul.

En scène un homme. Et une femme.

Muse, icône, égérie. Aimée, aimante, amante.

Une seule, qui les représente toutes.

En scène un photographe met des images sur les mots. Les mots qui disent le monde intérieur de l'homme. Transposition du regard de l'autre.

Quel autre ? Toutes les autres.

Ses 200 épreuves.

Théâtre, photographie, mime, danse, performance, musique : toutes techniques confondues, des sensibilités entrelacées pour une rencontre urgente et nécessaire avec des artistes de bonne compagnie : Mâle/Femelle.

Un show hétéro, éclectique, en un mot : hétéroclite.

LA DÉMARCHE ARTISTIQUE

La Compagnie Mâle|Femelle, c'est un théâtre de *l'engagement*.

Le propos n'est pas politique, c'est l'action - cet acte public - qui l'est.

La Compagnie Mâle|Femelle analyse l'homme|la femme à travers recherches et enquêtes. Cette analyse se fait par la déconstruction de l'appareil théâtral et de tout autre art utilisé, la déconstruction des rapports humains, la déconstruction des rôles de l'artiste et du spectateur.

Ses principaux instruments de travail sont les cinq sens, le processus de toute forme de langage et la nécessité. La vision de la Compagnie Mâle|Femelle - on pourrait dire sa visière de travail - est l'art visuel actuel.

Christian LeBlanc et Mariane Lamarre débute leur collaboration en 2001 aux « Lundis des Mois Creux », un banc d'essai théâtral bimestriel. Ils participent à chacun des événements jusqu'en 2004. Cette tribune leur permet de tester et de mettre en pratique différentes idées et esthétiques. De là naît la Compagnie Mâle|Femelle et un premier spectacle, *Le Lièvre et le Loup*, écrit et mis en scène par Christian LeBlanc, présenté lors du Festival *Les Voies du Mime* en 2005 à Espace Libre. La pièce remporte un énorme succès public.

Les fondateurs de Mâle|Femelle participent ensuite à des rencontres de performance avec un collectif d'artistes en art actuel issu de l'UQAM. Cette expérience de l'action conforte leur volonté d'une création au présent, basée sur la rencontre et l'engagement. Ainsi, un premier essai de théâtre interdisciplinaire, prélude au projet *200 épreuves*, est produit en septembre 2005 pendant la soirée-performance Leduc/Borduas d'Arts Station à Mont St-Hilaire. La compagnie rend hommage à Ozias Leduc en proposant une performance cinématographique fidèle à l'esthétique et l'engagement du célèbre peintre.

Depuis, la compagnie se consacre à la création *200 épreuves*, présentée à Espace Libre du 8 au 19 mai 2007.

LES FONDATEURS

Mariane Lamarre

Formée en théâtre (Cégep de Saint-Hyacinthe), en mime (École de Mime de Montréal), en technique de jeu (ateliers Danièle Fichaud) en danse (ateliers de danse moderne de Montréal) et en chant, Mariane Lamarre est une artiste en recherche constante.

Co-fondatrice de la compagnie Mâle|Femelle, elle joue et assume la direction artistique et générale de la compagnie. Son travail au sein de Mâle|Femelle est inhérent à sa démarche individuelle.

Comme interprète, elle travaille avec Carole Nadeau du Pont-Bridge (*Les chiens*) et Jean Asselin d'Omnibus (*L'entrepôt*, *L'amour est un opéra muet*). Également engagée dans l'écriture dramatique, Mariane Lamarre travaille à la création d'un *Hommage aux disparus*, dont la production est prévue pour 2008.

Christian LeBlanc

Après le Cégep de Saint-Hyacinthe, il fréquente l'École de Mime de Montréal depuis 2000. Interprète, auteur et metteur en scène, Christian LeBlanc a participé à une quinzaine de spectacles de théâtre et de mime. Pour Omnibus, il joue dans de nombreuses productions, dont *Latitudes croisées*, mise en scène de Francine Alepin, *Le silence* de Nathalie Sarraute, *L'histoire lamentable de Titus* de Shakespeare et tout dernièrement, *L'amour est un opéra muet*, mises en scène de Jean Asselin. En 2004, il conçoit et écrit la pièce *L'entrepôt* avec Jean Asselin dans laquelle il œuvre comme interprète.

Il collabore au scénario et tient le premier rôle dans *Les états Nordiques*, long-métrage de Denis Côté, récipiendaire du prix Meilleur film vidéo au Festival International du Film de Locarno en Suisse (2005).

LE PROJET

200 épreuves, c'est une histoire, celle d'un jeune adulte qui se raconte à partir de toutes les rencontres féminines qu'il a faites dans sa vie - ses 200 épreuves, depuis l'âge de 10 ans jusqu'à aujourd'hui.

200 épreuves, c'est un spectacle multimédia, qui met en scène le for intérieur de cet homme, sa vision du monde, à l'aide de plusieurs médiums. Des photos sont prises sur scène et apparaissent sur écran géant, une comédienne-danseuse interprète toutes les femmes, un comédien devient la voix, la pensée de cet homme et un musicien *live* révèle le tout comme un rêve.

200 épreuves, c'est une démarche particulière, où un « auteur en scène », pour démystifier, s'inspirer, écrire, a convoqué 200 femmes en juillet 2006 pour leur faire tirer le portrait.

200 épreuves, c'est une pensée, une représentation des modes de rapport d'aujourd'hui, une tentative de décrire comment l'homme fabrique sa vie, à partir de quoi il construit sa personnalité.

200 épreuves, c'est une production présentée du 8 au 19 mai 2007 à Espace Libre, par Mâle|Femelle en collaboration avec Omnibus, compagnie théâtrale riche de 30 années de créations au Québec et à l'international. Espace Libre, qui fête cette année 25 ans de création, est un théâtre qui abat des frontières, qui s'éloigne manifestement des modèles existants. Mâle|Femelle est fier de participer à ce flux de création et de le perpétuer à son tour.

200 épreuves, c'est une équipe :

- Christian LeBlanc, auteur et metteur en scène
- Martin Vaillancourt, interprète masculin
- Mariane Lamarre, interprète féminine
- Christian Perreault, photographe *live*
- David Chassé, musicien *live*
- Stéban Sanfaçon, scénographe, accessoiriste et costumier
- Thomas Godefroid, éclairagiste
- Réal Dorval, directeur technique et régisseur.

LES COLLABORATEURS

David Chassé, musicien

Musicien autodidacte depuis l'âge de 13 ans, il est guitariste et cofondateur du groupe L'Orchestrol Parade (depuis 2001), gagnant du concours Skate-Fest de Farnham en 2003. Le groupe a un album à son actif (*Orgasmophonie*) et travaille actuellement à l'écriture du deuxième. En 2005, il collabore avec la Compagnie Mâle|Femelle en participant à la création de la trame sonore de *Le Lièvre et le Loup* et en créant une piste d'une durée de 15 minutes pour la performance rendant hommage à Ozias Leduc (Arts Station, Mont St-Hilaire). Il crée la trame sonore des court-métrages *Gertrude et Nicolas* d'Andréanne Letendre et *Eiv* de Joëlle Rouleau et trois thèmes pour l'émission *Les Bons Copains*, diffusée à CISM 89,3 FM (2002-2003). Récemment, il terminait la réalisation de son premier album solo intitulé *Le truc des vies*, y jouant la totalité des instruments (voix, guitares, basse, batterie, claviers, percussions, échantillonnage, mandoline, drumcafé, harmonica et guimbarde).

Réal Dorval, directeur technique - régisseur audiovisuel

Depuis 1996, il travaille comme directeur technique, éclairagiste, chef machiniste, chef son, chef vidéo, technicien de scène. Il va de la danse au théâtre, travaillant à l'Espace chorégraphique Jean-Pierre Perreault, au Théâtre de Quat'sous, à l'Usine C, au Théâtre Prospero et avec la compagnie Danse Cité. Il fait beaucoup de tournées, notamment avec le chorégraphe et danseur Sylvain Énard. En 2005, il est assistant à la mise en scène et régisseur de *Le Lièvre et le Loup* de la Compagnie Mâle|Femelle. Occupant différentes fonctions pour la compagnie Omnibus, il assure la direction technique de *L'Intimité* d'Emma Haché (2005) et de *L'Histoire lamentable de Titus* de Shakespeare, présentée en 2006 à Espace Libre.

Thomas Godefroid, éclairagiste

Après plusieurs années passées en France en tant que régisseur et concepteur pour le théâtre et la danse, Thomas Godefroid tourne à travers le monde avec la compagnie de danse Montalvo-Hervieu, conçoit les éclairages d'Anne Sylvestre, Catherine Delattre et de la chorégraphe Gisèle Gréau. Installé au Québec depuis cinq ans, il explore le monde du théâtre avec Jean-Pierre Ronfard, crée les éclairages de *Nouvelle télé communautaire de Montréal* d'Alexis Martin et Daniel Brière, de *Nicht retour*, *Mademoiselle* de Daniel Brière et Evelyne de la Chenelière et ceux de *L'Intimité* d'Emma Haché avec Omnibus. Il rencontre Estelle Clareton et suite à une tournée avec *Juliette*, signe la conception d'éclairages pour *C'est à trente ans que quoi déjà ?*, de *Messieurs/Dame* et de *Furies Alpha 1/24*.

Christian Perreault, photographe

Après un baccalauréat en histoire de l'art, il se dirige au Collège Marsan, où il obtient un diplôme en photographie commerciale ainsi qu'en infographie. Dès 1998, il est l'assistant de plusieurs photographes de renom, comme Luc Robitaille (publicité), Pierre Arsenault (mode), Guy Tessier (corpo) et Pierre Choinière (mode). Depuis 2003, il possède sa compagnie (Christian Perreault photographe) et gère maintenant sa propre clientèle (CIM ; Les éditions Infopresse ; Préverco ; S.R.A.M ; Rogers Médias; M.A.U.; Les éditions transcontinentales; H.É.C., etc.). Il a reçu une nomination LUX 2003 - catégorie architecture pour une de ses séries photographiques.

Stéban Sanfaçon, scénographe, accessoiriste, costumier

Diplômé de l'École Nationale de Théâtre en scénographie (1999), il explore le monde du spectacle à travers l'espace, les costumes, les accessoires, la vidéo et la recherche optique sur la couleur lumière par polarisation. Il travaille entre autres avec Robert Lepage (*La Tempête* de Shakespeare, Théâtre du Trident) en tant que consultant en polarisation et avec Dominic Champagne (*Circus Minimus*, Théâtre d'Aujourd'hui ; *Vacarme...Cabaret perdu*, Espace Libre) comme scénographe. Il est l'assistant de François Séguin et réalise les accessoires pour *Le Procès* de Kafka (mise en scène de François Girard, TNM) et occupe la même fonction pour *L'Odyssée* d'Homère, version télévisée, présentée en direct à Radio-Canada. Il crée les décors pour des spectacles télévisés (Francofolies 2004), des spectacles d'humour et pour diverses fondations (Revivre, OLO). En 2005, il a œuvré comme coordonnateur des prototypes de costumes pour le spectacle *Beatles* du Cirque du Soleil présenté à Las Vegas et créé la conception visuelle de *Le Lièvre et le Loup* de la Compagnie Mâle|Femelle.

Martin Vaillancourt, interprète

Il débute sa formation d'acteur à l'Option Théâtre du Cégep Lionel-Groulx, puis il poursuit dans divers genres: jeu devant la caméra (Gary Gagnon), jeu clownesque (René Bazinet), commedia dell'arte (Cristina Iovita), manipulation de marionnettes (Sylvain Gagnon). Depuis 2003, il œuvre comme marionnettiste au sein du Théâtre de la Dame de Cœur. De 2003 à 2005, il fait partie de la distribution du spectacle *Lili*, créé par Dynamo Théâtre (jeu acrobatique). Au théâtre, il travaille avec Christian LeBlanc dans *Le Lièvre et le Loup* (Compagnie Mâle|Femelle), Normand Lafleur dans *Chroniques* de Sébastien Guindon (Orbite Gauche) et Daniel Paquette dans *La Cerisaie* de Tchekhov (Société Richard III). On l'a vu récemment dans *L'Histoire lamentable de Titus* de Shakespeare et *L'amour est un opéra muet*, mises en scène de Jean Asselin, d'Omnibus.

COUPURES DE PRESSE



LE LIÈVRE ET LE LOUP

Le corps a ses raisons

Jean Asselin et son festival Les Voies du mime proposent une rencontre conviviale entre relève, maîtres d'œuvre et public.

Jean Asselin, cofondateur de la compagnie montréalaise Omnibus (qui a 35 ans cette année), ne cache pas son enthousiasme face au troisième acte du festival Les Voies du mime. À l'honneur, l'"autre" corps et ses bizarreries. "Cette année, toutes les créations sont nouvelles. La plus vieille date de 2004. Il s'agit donc d'un état des lieux du mime aujourd'hui, explique-t-il. Un festival comme le nôtre est important, ne serait-ce que pour prouver que le mime a un répertoire moderne très fort. (...) La génération qui nous suit est créatrice et libre." En effet, la relève s'avère rassurante pour les disciples d'Étienne Decroux. Une création des émules de l'école Omnibus, *Le Lièvre et le Loup*, semble des plus prometteuses. "La pièce prend à contre-pied le *reality-show*. C'est une forme neuve et extrêmement stimulante. J'adore regarder leur travail et pouvoir me dire que je n'aurais pas été capable de faire ça. Et ils sont baveux, c'est un vrai plaisir. » (...).



, 10 mars 2005, JADE BÉRUBÉ.

Le culte du corps

La 3e édition des Voies du mime bat son plein entre les murs d'Espace libre.

Omnibus - une compagnie qui milite depuis 35 ans pour une "prépondérance du corps sur tous les autres locataires de la scène" - orchestre ces jours-ci la 3e édition du festival Les Voies du mime. Reléguant aux oubliettes les visions passéistes ou restrictives qu'on accole trop souvent au genre, la programmation de l'événement emprunte de fructueux chemins de traverse.

(...)

Avec *Le Lièvre et le loup*, la compagnie Mâle|Femelle choisit d'appliquer sur scène les méthodes de la télé-réalité. D'entrée de jeu, on explique au spectateur que 4 368 heures des faits et gestes d'un couple ont été répertoriées, puis condensées, par des chercheurs en psychologie du comportement passionnel. Ce montage, que deux acteurs s'apprentent à reconstituer sous nos yeux, doit, dit-on, nous en apprendre davantage sur la nature animale des mœurs amoureuses de l'homme et de la femme. Si cette "vraie fausse conférence" - écrite et mise en scène par **Christian LeBlanc** - éclaire bien faiblement l'épineuse question du désir humain, la représentation donne lieu à d'imaginatives et réjouissantes chorégraphies de la vie conjugale. Les mots sonnent juste et les mouvements sont chargés d'un humour irrésistible. À la hauteur de la situation, **Mariane Lamarre** et **Martin Vaillancourt** témoignent d'une grande rigueur physique. Les éclairages de **Stéban Sanfaçon**, mais surtout la musique de **Marc-André Arcand**, savent garder l'ensemble sous tension. Plus près du rite de passage que de l'expérimentation scientifique, cette première œuvre d'un créateur issu de l'École de mime Omnibus constitue un bon présage.



, 24 mars 2005, CHRISTIAN SAINT-PIERRE.

Crise existentielle

Si vous êtes en quête de sens, en passage à vide, en déprime de fin d'hiver, la pièce *L'Entrepôt*, de la compagnie Omnibus, vous confirmera que vous êtes dans l'air du temps. Dans le meilleur des cas, cette œuvre vous fera sentir moins seul dans vos remises en question.

Mais tant d'introspection peut aussi vous happer dans un filet d'angoisse qui risque de vous suivre à la sortie du théâtre.

Attention, angoisse ne signifie pas ennui.

L'Entrepôt se déroule comme une sorte de thérapie de groupe, où cinq acteurs-danseurs livrent des témoignages personnels au public. Ils dévoilent ce qu'ils étaient avant, ils parlent d'où ils en sont, ils prévoient leur évolution future, en interagissant minimalement entre eux. Des fragments d'eux-mêmes sont divulgués sous forme de phrases courtes empreintes de non-dits et de sous-entendus. Même s'ils sont plusieurs, ils semblent pourtant voués à l'individualisme.

Les réflexions lancées dans ce spectacle, plus théâtral que dansé, sont le reflet d'un mal de vivre typique de notre époque. Elles suggèrent le regret de l'enfance perdue, la solitude, la désillusion, l'angoisse de performance, la compulsion, l'espoir de devenir meilleur et plus heureux demain, mais aussi la peur de vieillir et de perdre ses moyens.

On ne donne pas dans la légèreté. Heureusement, le spectacle qui se déroule sur une scène vide, (à part pour quelques vêtements accrochés sur une étage mezzanine au fond) est défendu par des interprètes intéressants qui bougent bien et défendent leur rôle avec authenticité. Un langage chorégraphique simple mais efficace met en valeur les forces distinctives des interprètes.

Malgré l'absence d'une « histoire » linéaire, on arrive à s'intéresser au sort de chacun des personnages qui, tout au long de la pièce, disent des phrases courtes qu'ils répètent, modifient et enrichissent dans un effet boule de neige. L'hétérogénéité des interprètes (âgés entre 23 et 50 ans) interpelle d'autant plus les spectateurs, qui doivent redoubler d'attention pour s'intéresser à la singularité de ces cinq individus qui évoluent parallèlement. Un bémol toutefois : la pièce est un peu trop longue (on aurait pu condenser davantage et sacrifier des répliques).

Dans *L'Entrepôt*, on tient parfois un langage de psychothérapie qui fait rire un public qui compatit et comprend telle autodérision. Si l'introspection est parfois sombre, l'humour est toujours possible dans ce spectacle qui, malgré tout, se prend avec un brin d'ironie. Cette façon de trouver drôle malgré tout, les grandes angoisses de l'existence, est peut-être une façon de sortir, le temps d'un spectacle, de l'individualisme contemporain.

L'ENTREPÔT, du théâtre Omnibus, à l'Espace libre, jusqu'au 27 mars, 20h. Infos : 514-521-4188.

LA PRESSE, 12 mars 2003, SYLVIE SAINT-JACQUES.

Aller jusqu'au bout

LES ÉTATS NORDIQUES

Film de Denis Côté. Avec Christian LeBlanc et les gens de la communauté de Radisson.

Après avoir euthanasié sa mère, un homme se rend au bout du Québec, et se réfugie dans la communauté de Radisson, à 1500 km au nord de Montréal.

Le Québec comme on ne le voit plus. ★★1/2

Les lecteurs de l'hebdo *ici* connaissent bien ses coups de gueule, dont l'un lui a valu d'être banni « à vie » (!) des projections de Christal Film, puis d'être foutu à la porte de son job et réengagé le jour même. Tout ça à cause d'un article négatif sur *Nouvelle-France* paru avant l'embargo imposé par les producteurs. Réaction hystérique qui n'a pas empêché le navet de se faire planter.

Denis Côté, critique et chroniqueur cinéma, proclamé depuis « cowboy de la critique » par son propre journal, réalisateur d'une dizaine de courts métrages, est passé de l'autre côté du miroir, en quittant son poste pour devenir cinéaste à temps plein. Ses ennemis doivent être contents, mais ils devraient quand même se méfier : c'est peut-être en filmant que Côté leur donnera une vraie leçon de cinéma.

S'ouvrant sur une citation du poète russe Maïakovski, *Les États nordiques* commence par une référence directe à *La Lutte* (1961) de Brault, Carrière, Fournier et Jutra. N'y voir qu'un hommage béat de l'élève à ses maîtres serait une erreur. Ce que nous dit probablement Côté, en nous repassant les images d'un peuple captivé par un spectacle dont les dés sont pipés d'avance, c'est que le Québec n'a pas changé, malgré la Révolution tranquille.

L'un des spectateurs de ce *show fake* est l'homme (Christian LeBlanc) que nous suivrons jusqu'au bout de sa quête improvisée. Coincé aux côtés d'une mère agonisante, maintenue artificiellement en vie, cet homme décide un jour d'en finir avec l'immobilisme en commettant l'irréparable : il l'euthanase et prend la route. Il reprend vie. Il retrouve tranquillement la parole. Il se rend jusqu'au fin fond du Québec, à Radisson, la seule communauté non-autochtone au nord du 53^{ème} parallèle. Un village construit en marge du « projet du siècle », le barrage de la Baie James, à l'époque où le Québec avait encore de grandes aspirations collectives.

À partir de là, le film prend un virage documentaire fascinant, le réalisateur interviewant les gens de cette localité surréaliste puisque sans cimetière, car personne n'y a jamais été enterré... Une telle réalité ne s'invente pas, et quand bien même le ferait-on qu'on ne le croirait pas ! C'était précisément le matériel brut et inestimable du cinéma direct qui a fait les beaux jours de notre cinéma. Côté pousse même les habitants à jouer leur propre rôle cependant que Christian LeBlanc s'intègre, devant nos yeux, à la population. Son personnage, lui, retrouve la compagnie des hommes et sa virilité perdue au chevet de sa mère, avant de pouvoir approcher une femme, sur cette terre où personne n'est né et où personne ne meurt.

Mais l'on n'oublie pas son « crime », qui nous hante autant qu'il le hante : le cadavre est toujours dans la bagnole. Et il respectera la virginité de sa nouvelle terre d'accueil en brûlant le corps...

Malgré les moyens limités d'une caméra numérique, Denis Côté se permet d'embrasser l'immensité du territoire comme pour faire un pied de nez à son budget famélique (80 000 \$) qui aurait pu le confiner à Montréal. De la même façon, il braque chaleureusement sa lentille sur ce « vrai » monde, de plus en plus absent d'une cinématographie que carbure aux stars et s'adresse plus à la masse qu'aux êtres. Parti d'un canevas sommaire, il est allé chercher, avec l'aide de son comédien, la viande autour de l'os, et la richesse symbolique et atmosphérique des *États nordiques* est d'autant plus étonnante qu'elle se nourrit à même la réalité. Une très belle expérience, probablement autant pour lui que pour nous.

Se tailler la vicinale

Les États nordiques, le premier long métrage du plus engagé des critiques québécois de cinéma (engagé envers le cinéma, tellement qu'il a décidé de quitter – départ là aussi – le rang des plumitifs soumis aux invasions barbares de l'industrie, c'est dommage pour nous à ICI où il sauvait l'honneur du métier), a tout du manifeste, mais Côté, modeste, ne le clame pas.

Qualifié de cow-boy de la critique parce qu'il ne marchait pas au pas, qu'il ne cachait pas derrière une neutralité lâche sa lassitude devant les *Séraphin* et *Survenant* qui sont nos Valérie et Femmes en or du XXI^e siècle, Denis Côté, à 31 ans, s'il est cow-boy, ce n'est pas qu'il veuille se battre, c'est qu'il aime la vache, qu'il a le tempérament du gardien, en l'occurrence du plaisir de pouvoir filmer sans l'embarras des mouches et des marchands de bestiaux...

C'est un cow-boy dégingandé qui propose ce curieux *road movie* déchronologique et contemplatif où son fuyard aspire à la sédentarité « là où la route asphaltée se termine », là où se trouvera peut-être la possibilité – ou la spiritualité – de faire sens ; dégingandé, ce cow-boy qui signe *Les États nordiques*, un enfant grandi trop vite, ce Côté qui fait six pieds sur terre et, fidèle à sa nature, c'est d'une démarche déséquilibrée qu'il fait (après 10 courts métrages en vidéo et super 8) son entrée au saloon...

Il n'arrive pas seul (avec sa fidèle équipe depuis 1997) et c'est à Maïakovski qu'il a piqué sa carte de visite, le Maïakovski de 1915, le poète de *Nuage en pantalon* que la révolution n'a pas encore ni conscrit ni déçu et qui attaque « seul, le monde tel qu'il est », Maïakovski qui écrivait : « Moi qui croyais que tu étais un gigantesque dieu omnipotent, je vois que tu n'es qu'un petit raté, un dieusaillon minime. Regarde bien ! Je vais me baisser à présent pour retirer un long surin de ma bottine. »

« Regarde bien ! » Il m'expliquait l'autre midi au Méliès le sens de son bristol placé au générique : « Je relis souvent ce poème, je l'aime, c'est ma façon de dire « tchéchez-moé ben », j'fais un film avec 80 000\$, sans producteur ni distributeur, je n'ai de compte à rendre à personne. Et que vous l'aimiez ou non, ce film-là n'est pas plate. »

Le long surin de sa bottine, c'est ce long métrage qui déstabilisera tout le monde par sa désinvolture sans état d'âme ni pose ; il y a du coupe-jarret dans ce film sans scénario qui s'est fait à mesure qu'il se tournait, avec cette idée étonnante (un type file vers le nord après avoir euthanasié sa mère) et un canevas aléatoire (elle est dans le coffre, mais on ne l'apprend qu'au milieu du film, scène sublime) laissant la place à l'inattendu et l'inéluctable choc de la confrontation avec la population du village de Radisson à 1500 km de Montréal.

On pense à Jacques Leduc allant à Nominique en 1967 et aux premiers films de Jean-Pierre Lefebvre à l'époque du direct et de l'indirect où les films étaient aventureux, singuliers, impressionnistes, saisissant de la vie quotidienne et inexploitable commercialement, irrécupérables et sensibles, personnels, perméables aux événements, fiers et modestes. Côté relaie originalement ces prédécesseurs dans la défense et illustration du cinéma fidèle aux idéaux de Vertov, l'œil, le cinéma d'auteur, la liberté, l'artisanat du septième art.

Manifeste intime, donc, que ce surin brandi devant le cinéma narratif et sur-psychologique que gèrent producteurs et faiseurs de l'industrie des *Idoles instantanées*, le premier film de Côté abat toute psychologie pour faire face à la réalité du temps et de l'espace, en suivant un personnage dont on ne sait rien sinon qu'il se taille la route de la Baie James où, forcément, il devra s'arrêter au bout, dans un village sans cimetièrre (construite en 1974, Radisson a retenu une population de travailleurs des barrages qui n'ont pas voulu revenir en bas... mais on n'y meurt pas).

Le protagoniste (Christian LeBlanc, collaborateur de Côté) ne *joue* pas cet homme qui file, il s'accorde à la caméra, aux deux pages de scénario, aux quatre phrases de dialogue et à un précédent séjour de six jours parmi la population, pour entrer dans les états nordiques comme dans ceux du cinéma en action – les états filmiques – car, dans ce brouillage entre fiction et documentaire, entre cinéma direct et improvisation, l'intention de Côté est claire : « Vivre le film en train de se faire, assumer les maladresses et accepter les décalages. Plus le film est fragile, plus ça m'allume. »

N'y chercher pas un film sur l'euthanasie ou la vie d'un village isolé, car Côté a fait autre chose que le convenu, le convenant : il a mis ses bottines pour aller voir ce qu'il y a au bout du monde et il en a rapporté l'essence même de ce qui fait le cinéma pur un véritable auteur, le plaisir dans la fabrication d'un *cinéma à soi* qui s'inscrit, sans imiter, dans la continuité des œuvres qu'il admire.



, 16 juin 2003, ROBERT LÉVESQUE.